

Les limbes

Fulvio Caccia

Number 10-11, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15392ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caccia, F. (1980). Les limbes. *Moebius*, (10-11), 71–74.

FLUVIO CACCIA

Les limbes

«La main qui écrit va droit et en spirale.
Son chemin est un et le même.»

Héraclite d'Éphèse

I

Longtemps j'ai erré en de beaux paysages fictifs. J'avançais à découvert, insouciant du pouvoir que ces terres mystérieuses et grasses exerçaient sur moi. Rien ne m'importait. J'avais confiance. Bonnement. J'offrais mes bras à la morsure du cobra. Le ciel était limpide et le basalte friable sous mes doigts.

Je traversais des forêts odorantes, gorgées d'une lumière jeune, oblique, ondoyante. Une seule essence évoquait deux ou trois paradis perdus. Des sentiers secrets m'égarèrent un peu plus au cœur de ces provinces intérieures. Que cherchais-je au détour de ces pistes incertaines ? Quelles ombres fuyaient la clairière ? Evohé ! Evohé ! Evohé !

La réalité était une pure conjoncture à laquelle je consentais rarement. Le temps, un bruissement dans les broussailles. J'habitais un monde vertical comme l'âpre clarté qui tombe du soleil. O Cascades ! O Combustion ! J'aimais le vertige du moment, sa délicate architecture. Parfois des sensations retrouvées débusquaient une *chère* Évidence. Elle s'évanouissait aussitôt. Son chatolement me contentait longtemps.

Mon esprit glissait sur les mots et les choses. Je riais souvent. Je caricaturais, déjà, les gestes nouveaux qui seraient les miens. Je mordais à belles dents dans le fruit arraché au jardin des Hespérides. Je parlais par métaphore. J'étais un autre. Midi flambait.

II

Mais le feu couve sous chaque phrase.
Chaque mot devient brûlot.
L'incendie défait ces terres factices,
Rompt ma chair trop blanches,
Entame l'écorce de l'oranger
Creuse le silence.

Le passage secret m'est caché,
Les flammes, la vapeur tissent autour
la ceinture moite de l'oubli.
Je trébuche, à découvert
Sanglé de douleurs, de visions.
Le venin du naja m'affole. Je suffoque.

La démence m'empiege. Où fuir?
Je n'ai plus de mémoire.
Mon passé est lisse comme la mort.
La démesure est une planète fondante
Où je navigue immobile.

O doute, astre animal, petite tumeur noire,
Tu as démembré mes provinces,
Éprouvé mes peuplades d'ombres,
Rongé les amarres de mes trop claires certitudes;
Tout est cendre maintenant.

III

Sur ma peau, le sable a tracé ses sillons,
La peur abrasé mes sens, cassé mes souvenirs.
J'ai faim. J'ai soif. Il n'y a plus rien.
Tout est poussière, pierraille, éclats, arêtes, granit.

Le soleil est une blanche statue qui bascule. Le vent..
Combien de temps j'erre ainsi entre le silex et le
calcaire?
Faut-il parcourir toute la distance qu me sépare de
moi?
Où trouver le passage? Où forcer la voie?

Pas d'indices. Le saccage est entier.
Abolis mes paysages luxurians; ensablées mes
vérités,
Je suis à découvert bel et bien, désert mugissant
Et la mort au loin me sourit.
Elle a la robe changeante des dunes.

Là-bas, le langage est un temple dévasté.
Le vent a renversé les idoles,
Le temps, éventré l'urne de faïence.
Ces signes gravés sur les dalles
De quels fleuves disparus, de quelles villes me
parlent-ils?

J'arrive trop tard, je le sais.
Le sens est une bacchante qui hurle dans la
montagne.

IV

Je reprends la route de rocaïlle et de sel.
La lune a tatoué mon front, la paume de mes mains.
O nuit archétypale, nuit des commencements,
Méduse,
Pourquoi me condamnes-tu à errer ?

Veuf d'illusions, je m'enfonce, en toi par des
chemins détournés.
Je sais désormais tes pièges, tes séductions
Et les mirages ne me confondent plus.
Où donc me mènes-tu à travers cette absence ?
Parle !

Ton silence plus livide que la mort balafre mon
passé.

V

La mer, la mer immense abstraite, enfin là-bas
respire.
Son haleine iodée rafraîchit ma mémoire
Alors que l'aube bleuit les dunes fauves.
L'éternité a un goût d'embrun.

Je plonge. Le ressac scande la douce descente.
Silence. Une clarté neuve irise le corail.
Lentement je reviens à moi.